3me ANNÉE—No 10. Le numéro, 10 cts Samedi, 20 Aout 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00 Six mois - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. Tel. Bell, Main 999	Un an - - - Quinze francs Six mois - - - - 7 frs 50 Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop

Semaine du 22 Août

Grand drame passionnant

Le ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE

Par OCTAVE FEUILLET

Prix { Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c.
Prix { Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National
216 RUE SAINT-LAURENT
Téléphone Main 2628.
Spécialité: Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

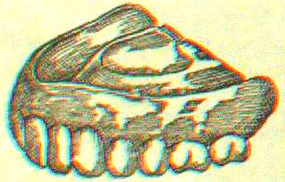
Le Fleuriste des Theatres
1607 RUE STE. CATHERINE
Tél. Bell Est 1949
Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS
Bijoutiers Opticiens
212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie
Demandez un échantillon.
TÉL. BELL, MAIN 2196.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain
162 Rue St Denis Montreal
Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE;—Neurasthénie anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient: 0.25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillérée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire PHARMACIE GAGNER Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée
256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V... 27e édition, 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12 ....

Librairie Beauchemin
(à responsabilité limitée)
256 Rue St-Paul, Montréal.

BEAUMIER

SPECIALISTE

Médecin et Opticien
A l'Institut d'Optique
Examen GRATIS des Yeux
1824 Ste-Catherine
Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

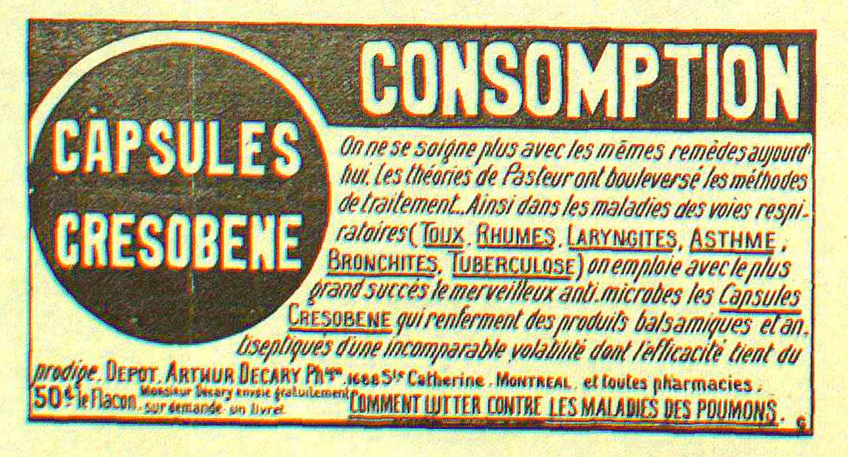
Vins Porto & Madère
—DE—
BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal;
LAPORTE, MARTIN & CIE.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal





3ME ANNÉE—No 10

SAMEDI, 20 AOUT 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

LARMES

Au rendez vous silencieux,
Où les mots sont las de se dire,
Nous avons contemplé les cieux,
Sans moduler ou sans maudire...

Nous avons laissé les fils d'or
Qui vont de nos cils aux étoiles,
Coudre nos cœurs. vivants encor,
Dans le linceul clair de leur toiles...

Nous avons écouté le bruit
Que font sur l'âme refermée
Les pas d'un amour qui s'enfuit
Vers la mort de l'ardeur aimée...

Et sans maudire ou moduler,
Extatiques, muets et blêmes,
Nous avons pleuré sans parler,
Nous avons pleuré sur nous-mêmes.

ROBERT DE MONTESQUIEU.

MES REVES

Plus loin que les couchants, plus haut que les [zéniths
Volent au loin mes rêves,
Comme des cygnes blancs qu'a chassés de leurs nids
Le souffle amer des grèves.

Ils emportent aux cieux, sous la solaire ardeur
Dont la nue est brûlée,
Comme un reflet d'argent, la dernière candeur
De ma jeunesse ailée.

Ils emportent aux cieux l'orgueil désespéré
De mon amour fidèle,
Et tout ce qu'en fuyant, dans mon cœur déchiré
Sa beauté laissa d'elle.

Et quand sur l'horizon, comme un chasseur [passant
L'ombre tendra ses toiles,
De ma sainte blessure ils mêleront le sang
Au sang d'or des étoiles.

ARMAND SYLVESTRE.

Encore le Sonnet d'Arvers.

CES quatorze lignes ont fait couler quatorze fleuves de bonne vieille encre.... sympathique, cela va de soi. Aussi, voulez-vous me dire pourquoi Boileau, dans son Art Poétique, a écrit cette chose plaisante :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long [poème.

Je cite de mémoire et si mon texte est controuvé, n'en soyez pas autrement surpris.

Boileau est la cause de tout le mal. C'est lui qui a déterminé pendant des années et des siècles cette chasse à l'oiseau rarissime qui s'appelle un sonnet sans défaut. Je me permets de faire observer en passant que le vers de Boileau n'est guère flatteur pour le susdit sonnet, qu'il prétend louer si fort, attendu qu'un long poème est souvent chose fort ennuyeuse.

Vous vous rappelez ces vers d'une harmonie facile et chantante, que l'on croirait écrits avec de la musique plutôt qu'avec des mots :

Mon âme a son secret, ma vie a son mys- [tère :
Un amour éternel en un moment conçu ;
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le [taire
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Ce quatrain est un petit bijou. Je ne sais rien dans aucune langue qui dise avec une pareille simplicité et une telle grâce des sentiments d'une délicatesse exquise.

Continuons ensemble :

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire ;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps [sur la terre.
N'osant rien demander, n'ayant rien reçu.

Des quatre vers qui précèdent, le second se détache en lumineuse beauté. Les autres sont bien, mais celui-là exprime avec une exactitude merveilleuse un sentiment de sa nature

très complexe. Je ne vois que les poètes de la pléiade attique pour sertir des gemmes d'un aussi bel orient. En France, un Théophile Gauthier, un André Chénier, un Théodore de Banville n'eussent pas mieux fait.

Finissons d'un trait :

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et [tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans en- [te dre
Le murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
" Quelle est donc cette femme ? " et ne com- [prendra pas !

Les deux tercets qui précèdent, comme forme et comme valeur, sont frères jumeaux. J'entends par là qu'ils ont en commun chacun un défaut et deux excellentes qualités : tous deux débutent par un vers quelconque, plutôt faible ; tous deux se rachètent par après dans deux vers d'une richesse d'harmonie presque incomparable. Est-il rien de plus beau que ce vers de la fin, qui résume en une ligne gracieuse et souple le sentiment de tristesse dont ce petit poème est tout au long parfumé ?

" Quelle est donc cette femme " et ne com- [prendra pas.

Ces vers ont eu le don de sans cesse m'obséder. Leur harmonie cadencée me poursuit le jour et me poursuit la nuit. J'ai essayé de définir en quelques mots le charme et la grâce qui s'en dégagent. Je suis loin d'avoir réussi. J'ai dû me contenter d'ébaucher, comme en un léger pastel, une faible appréciation d'un chef-d'œuvre qui renferme tout un monde de grâce et d'aisance ailée. Cette figurine au coloris si finement brossé, c'est une esquisse à la Fragonard, à la Chardin, et il faudrait toute la science d'un habile critique d'art pour préciser exactement ce qui en fait le mérite. Souvenez-vous de ce que Paul de Saint-Victor a dit de Fragonard :

La touche de Fragonard rappelle ces accents qui, dans certaines langues, donnent à des mots muets un son mélodieux. Ces figures à peine indiquées vivent, respirent, sourient et enchantent. '

C'est au sujet d'un portrait de femme, mystérieux et charmant, que les lignes ci-dessus furent écrites. Je crois qu'elles rendent admirablement l'exquise beauté du sonnet d'Arvers.

FRED. GELINAS.

John Ruskin

(UN GRAND IDEALISTE)

Ce titre Michelet et Tolstoï l'ont porté avec gloire, et...avec mérite, car ce sont de nobles bienfaiteurs envers notre pauvre humanité ; pourtant j'ose affirmer, que si leur génie était plus mâle et plus fécond ni l'un ni l'autre eurent une si belle conception de la vie comme John Ruskin. Il aurait pu prendre pour devise, cette pensée : " Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer, " car toujours, prêchait-il, l'oubli de ces choses terrestres qui rendent le monde mesquin et hypocrite, qui étouffent nos facultés intellectuelles, et coupent les ailes à l'imagination. Tels sont, le gain sordide, l'amour de l'or en un mot, l'ambition des grandeurs, etc. Il eut voulu rendre nos relations sociales plus généreuses et plus désintéressées et surtout nous faire aimer le beau dans l'art et dans la nature. Il se voua cœur et âme à ce but.

Parlons encore de sa vie, existence si laborieuse et si paisible. John Ruskin naquit en 1819, de parents écossais, son enfance et sa première jeunesse ne furent signalées d'aucun évènement remarquable, et sa vocation se déclara seulement lors de son premier voyage en Suisse, où il commença cette série de dessins exquis, d'après nature qui forme une collection justement admirée, tant par la justesse minutieuse de l'exécution que par la beauté des formes. Néanmoins, Ruskin n était point destiné à devenir un grand peintre, ce fut dans la critique de l'art, qu'il exerça une si profonde influence sur les hommes de son temps, et bien qu'il ait abordé les plus sérieux problèmes, ses livres peuvent être compris et appréciés par tous ceux qui ont le sens du *beau*, même sans en avoir la théorie. Dans " Modern Painters " (commencé lorsque l'auteur avait 20 ans et achevé quand il était bien avancé dans la cinquantaine) il démontre que la Renaissance des Arts, quoique très fertile en œuvres immortelles, n'avait rien absolument à offrir en fait de paysages. "La nature, dit il, ne fut vraiment comprise qu'au IXième siècle, et Turnor est le seul paysagiste qui ait su représenter sur la toile, les divers éléments de l'atmosphère et de la mer " Modern Painters " est en réalité, la réhabilitation d'un génie méconnu (Turnor).

" Seven Lamps of Architecture " explique l'idéal de Ruskin dans le genre sculptural. Mais l'âme vaste et généreuse de l'auteur ne se borna pas seulement à l'appréciation des beaux-arts, et nous arrivons maintenant à la grande préoccupation de sa vie ; de révéler à la femme sa vraie vocation qui consiste à réaliser et à purifier tout ce qui l'entoure, d'être la compagne intelligente et éclairée de son époux, l'ange gardien du monde, enfin.

C'était une véritable régénération de la femme que l'auteur se proposait dans son exquis " Sesame and Lilies " (qui devrait faire part de la bibliothèque de toute jeune fille) dans "Queen of the Air " " A Crown of Wild Olives ", etc., etc.

Entr'autres pensées de ce grand philosophe, relevons celle-ci au chapitre, intitulé, Les Sexes :

" Chaque sexe possède ce que l'autre n'a pas ; chaque sexe complète et se complète l'un par l'autre, et le bonheur et la perfection des deux consistent en ce que l'un reçoive ce que l'autre seul peut donner. "

Ruskin mit son plan d'éducation en exécution dans plusieurs pensionnats qu'il surveillait en personne, et les conseils qu'il adressait aux jeunes filles, sous sa protection sont d'une élévation d'âme, d'une pureté de sentiments, d'une largeur d'idées, qu'on ne s'attendrait guère à trouver en ce matérialiste de notre siècle.

Ruskin passa les dernières années de sa vie dans la belle propriété qu'il s'était bâtie sur le lac de Coniston (en Westmoreland, surnommé, The Lac Country) Sa fille d'apdoption demeurait avec lui, sinon sa vieillesse eut été bien solitaire, car, par une étrange ironie du sort, sa vie conjugale ne lui aporta que tristesses, et désillusions ; sa femme le quitta (plus tard elle épousa le fameux peintre Millais) et il n'eut point d'enfants. Il s'éteignit à Coniston au mois de janvier 1899, mais son nom ne finira pas avec lui, et je suis persuadée que l'influence ennoblissante de ses écrits, se fera ressentir dans les générations futures, qui verront peut-être l'idéal du grand penseur se réaliser sur terre.

CHRISTINE DE LINDEN.

Le Naufrage de la Blanche-Nef

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits [noires
O flots, vous qui savez de lugubres histoires
Flots profonds redoutés des mères à genoux?
Vous vous les racontez en montant les [marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir, quand vous venez vers [nous.

VICTOR HUGO.

Les joies et les fêtes qui avaient accompagné le mariage de Guillaume Adelin, fils de Henri Ier d'Angleterre, s'étaient prolongées pendant plusieurs mois, et le coup de vent des morts avait emporté les dernières feuilles jaunies, qu'elles duraient encore. Guillaume, fier de Mathilde, sa jeune épouse, que l'on citait pour son savoir, ses grâces et ses vertus, voulait la montrer à toute la Normandie et aux seigneurs de la cour de France. Quand Henri parlait de retourner en Angleterre, Guillaume lui disait :

—Père, encore une passe d'armes, encore un carrousel.

Et le roi cédait à la prière du fils qu'il aimait. De plus, Henri avait besoin de plaisirs et de divertissements, pour étouffer au-dedans de lui-même une voix qui lui reprochait la mort de Robert, son frère.

Néanmoins, sentant sa présence nécessaire pour maintenir sous le joug des fiers saxons qui avaient résisté avec tant d'opiniâtreté au conquérant, son père, Henri résolut de retourner dans son palais de la Tour de Londres.

La date du départ fut fixée au 25 novembre. Henri invita toute la brillante jeunesse de Normandie et d'Anjou qui, durant huit mois, s'était vue ensemble sous le soleil des tournois et sous le lustre des bals, à se transporter au-delà du détroit.

—Venez, beaux sires, leur dit-il, venez dans mon royaume d'Angleterre, enseigner à mes sujets les belles et courtoises manières, car ils ne savent ni gracieusement sourire, ni gaiement s'amuser.

Le roi Henri était arrivé à Barfleur, le 13 novembre au soir ; le lendemain à son réveil on vint lui annoncer qu'un marin demandait à voir le roi.

—Nous sommes chez les marins, dit Henri, il faut les recevoir ; faites venir celui qui demande à me parler.

Alors, entra Thomas, fils d'Etienne, qui, mettant un genou en terre, présenta au roi un marc d'or et lui dit :

—Etienne, mon père, a servi toute sa vie le tien, sur mer : c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel Guillaume, de glorieuse mémoire, monta pour aller à la conquête. Seigneur roi, je te prie de me bailler en fief le même office. J'ai un navire appelé la Blanche-Nef, que je serai heureux de mettre à ta disposition.

—J'ai déjà retenu le navire qui doit me conduire en Angleterre, répondit Henri, mais pour faire droit à la demande d'un serviteur de mon père, je te confierai mon fils, ma fille et toute leur cour.

Le 25 novembre, Guillaume Adelin arriva à Barfleur avec toute sa suite ; jamais les bons bourgeois de cette petite ville n'avaient vu tant de magnificence et d'éclat ; pourtant ils étaient habitués à des passages de comtes, de ducs, de princes, car c'étaient presque toujours à Barfleur que les rois d'Angleterre s'embarquaient quand ils quittaient la Normandie pour retourner dans leur royaume.

Le vaisseau qui portait le roi Henri et la jeune épouse de son fils, mit à la voile, à la tombée du jour. Un peu plus tard, à l'heure où la lune montant dans le ciel, répandait sa lueur d'argent sur la crête des vagues, la Blanche-Nef, parée de ses plus beaux agrès, ornée de guirlandes de verdure et de banderolles flottantes, quitta le port au bruit de cent instruments et des rires d'une jeunesse folâtre. Guillaume, impatient de rejoindre le vaisseau du roi, son père, où se trouvait Mathilde, alla trouver Thomas et lui dit :

—Ne pourrait-on pas prendre une autre direction, il me tarde tant d'atteindre l'autre nef ! Coupe donc au plus court.

—Sire, répondit le pilote, je suis dans la meilleure voie.

—La meilleure voie, repartit le prince avec impatience, c'est la moins longue, fais ce que je te dis.

Messire, ne vous en déplaise, je connais ces eaux comme le champ de mon père et si je suivais la passe que vous m'indiquez, je manquerais à mon devoir, car j'ai promis à votre royal père de veiller à votre sûreté.

Sans se laisser convaincre par ces paroles, le prince, du pilote alla aux rameurs et les exhorta chaudement à redoubler d'efforts pour rejoindre l'autre navire. Alors chacun mit la main aux avirons, et comme les marins avaient le jugement noyé dans le vin, la Blanche-Nef commençant à fendre les flots plus légèrement que la flèche ne part de la main de l'archer, s'en va, faute d'adresse, se briser le côté sur le rocher de Catteville.

A cet instant, les rires et les chansons prirent subite et lamentablement fin : le cri de détresse que poussa l'équipage fut si fort, si haut, si terrible, qu'il fut entendu du vaisseau royal.

La Blanche-Nef, faisant eau de toutes parts, les uns demeurent noyés dedans, les autres se jettent ou tombent à la mer. Guillaume sauta dans une nacelle et se serait sauvé, mais entendant les cris de sa sœur Mahaud, comtesse de Mortaigne, qui implorait son secours, il revint vers elle ; la nacelle près de la grande nef fut incontinent si chargée de monde qu'elle coula à fond.

On dit qu'au moment du naufrage, les chapelains du roi, élevant les mains au-dessus de ceux qui allaient périr, leur donnèrent l'absolution des mourants.

Deux hommes seulement parvinrent à se cramponner à la grande vergue et à se maintenir sur l'eau : C'était un

jeune homme de naissance nommé Godefroy, et un boucher de Rouen, appelé Bérault.

Thomas, le patron de la Blanche-Nef, après avoir une fois plongé, revint à la surface, et apercevant les deux têtes des hommes qui tenaient la vergue, leur cria :

—Et le fils du roi, et le fils du roi, qu'est-il devenu ?

—Il n'a point reparu ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de sa compagnie.

—Ah ! malheur à moi, s'écria Thomas : Jésus Sauveur, ayez pitié de leur âme et de la mienne.

Puis, il plongea pour ne plus reparaître.

Cette nuit de novembre fut extrêmement froide et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces lâcha le mat qui le soutenait et descendit au fond de la mer, en recommandant à Dieu son compagnon. Bérault, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son juste-au-corps de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau, et fut le seul qui vit revenir le jour ; il fut aperçu, le matin, par des pêcheurs qui le recueillirent dans leur barque, et raconta tous ces détails qui allèrent briser le cœur du roi Henri.

Le lendemain, 26 novembre 1120, au pied du rocher de Catteville, on voyait de jeunes et blancs cadavres, encore parfumés des senteurs de la cour ; sur des têtes appesanties par la mort, on trouvait encore des couronnes de roses ; des robes de pourpre au lieu de suaires, enveloppaient les membres des princesses et des grandes dames qui avaient soudainement passé de vie à trépas, au milieu des chants et des pensées profanes.

On dit que, depuis cette époque, le sourire ne reparut plus sur les lèvres du roi Henri, et la jeune épouse de quinze ans, se souvenant toujours de ce grand naufrage qui lui avait ravi son tendre et chevaleresque compagnon, prit en dégoût les grandeurs de la cour. Elle revint en Anjou où elle échangea le manteau de pourpre contre la robe de bure, les fêtes royales contre la paix du cloître de Fontevrault, dont elle fut la seconde abbesse.

Telle est l'histoire du naufrage de la Blanche-Nef.

On la raconte le soir, au coin du feu, dans les chaumières normandes, et les aïeules assurent à leurs petits enfants qu'à l'anniversaire du sinistre, on voit, au pied de la falaise, des ombres blanches qui ne sont autres que les âmes des naufragés, demandant des prières.

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les ombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

RACHEL LETENDRE.

Yamaska.

Un Interview important

La distinguée directrice du JOURNAL DE FRANÇOISE voulant joindre un témoignage de haute valeur à ses observations déjà publiées sur la question de l'alcoolisme et de son traitement par le remède Mackay, me pria, un jour dernier d'aller interviewer Son Honneur le juge Weir dont chacun connait l'intégrité, le tact parfait et l'excellente équité.

Je me rendis donc au bureau de Son Honneur le recorder à l'Hôtel de Ville et je lui fis demander une audience que j'obtins fort gracieusement.

— Que pensez-vous, M. le juge, dis-je, entrant aussitôt en matière, que pensez-vous de l'alcoolisme en ce pays ?

— A mon sens, répondit l'honorable juge, elle est le plus grand péril qui puisse nous menacer : l'alcoolisme sape les bases d'une société en enlevant à l'individu alcoolique toute force morale, énergie, dignité personnelle.

— Et n'y a-t-il rien à tenter pour fuir ce péril ?

— Bien, si les abuseurs de boissons enivrantes renonçaient à boire !.... mais sur cela il ne faut pas compter. C'est pourquoi M. le Procureur Général, l'hon. H. Archambault, considérant l'alcoolisme, chose anti-patriotique, et voulant faire œuvre de bon gouvernant, a décidé que le recommandable remède du Dr Mackay serait mis à la portée de chaque détenu incapable de payer les frais du traitement et ce, pendant tout son séjour à la prison.

Quand j'ai à prononcer une condamnation, continua M. le juge, je m'enquiers si l'épouse de l'accusé est présente à la Cour, si elle l'est, je la fais appeler et je m'informe de la conduite de son mari à son endroit. Presque toujours elle me répond que son mari est bon pour elle et pour les enfants quand il n'a pas bu, mais s'il a bu, il est dur, méchant, il ne donne pas à manger aux petits, il bat la mère et il vend le ménage. Alors, voici, en substance ce que je dis à l'accusé. " Puisque vous vous comportez bien lorsque vous êtes à jeun, je vais vous donner le moyen d'être toujours bon garçon. Vous allez retourner chez vous, suivre strictement le traitement que je vais vous prescrire ; si vous y êtes fidèle pendant trois semaines ou un mois, vous reviendrez un homme digne de ce nom. Mais si vous vous enivrez de nouveau, votre femme à le devoir de m'avertir, et vous serez obligé de purger la sentence que je surseois pour aujourd'hui. " En s'adressant au sens moral d'une personne nous la touchons parfois de telle sorte qu'elle se rend au bon et au bien ; c'est cette raison qui me fait si souvent implorer la clémence de la Cour pour ceux qui comparaissent devant elle.

— Y a-t-il beaucoup de gens qui ne veulent pas du remède ?

— La majorité l'accepte, mais certains alcoolisés le refusent.

— Et ce traitement Mackay est-il assez efficace pour ôter à l'alcoolique le goût, le besoin de boire ?

— On me l'affirme et je le crois : ce remède étant un tonique.

— Depuis combien de temps, administrez vous le traitement aux détenus ?

— Cinq ou six mois. Et depuis lors, un représentant du Dr Mackay assiste à toutes les séances de la Cour et il me dit si l'accusé a pris ou a refusé le traitement.

— Vous est-il revenu beaucoup de ceux-là, à qui vous aviez pardonné ?

— Quelques-uns, mais relativement très peu, ces récidivistes n'avaient pas pris le remède régulièrement.

— Ainsi, M. le juge, vous avez foi au traitement Mackay ?

— Oui, et l'expérience autorise cette confiance.

Sur ces mots, je me levai, je remerciai chaleureusement Son Honneur le recorder de ses précieuses indications et je pris congé.

Puisque des personnes aussi bien qualifiées préconisent le traitement Mackay nous ne saurions mieux faire que de le recommander une fois de plus aux épouses et aux mères d'intempérants.

GILBERTE.

Août 1904

La Piscina Mirabile

Une femme étrange conduit les jeunes époux dans les rues de Bauli, à la piscine Admirable. Son visage est basané, ses yeux noirs sont attentifs. Curieuse du moindre geste, de la moindre parole, elle marche à côté de ceux qu'elle devrait précéder. Cependant, arrivée à la porte de la piscine, elle l'ouvre et descend la première l'escalier humide et glissant.

L'un et l'autre sont frappés du spectacle grondiose qu'ils ont sous ou plutôt sur les yeux. Quarante-huit pilastres énormes soutiennent une voûte colossale

Ce qui est immense attriste le cœur, écrase l'esprit. Dans ce lieu, la voix dès qu'elle s'échappe des lèvres, devient bruyante, confuse, et résonne sur chaque pilastre transformé en écho.

Des fleurs, des verdures, pâlies faute de la lumière, poussent dans cette humidité sombre.

La jeune femme, craintive, inquiète, prend le bras de son mari. Lui, d'ailleurs, est froid ou soucieux depuis le matin. Elle est fière et ne veut pas montrer qu'elle se préoccupe d'un caprice ou d'une distraction. On lui a beaucoup répété que l'amour des hommes dure à peine l'espace d'un printemps. Peut-être déjà est-elle moins aimée.

Peut-être aussi se trompe-t-elle. De même qu'elle a reçu des lettres, dont l'une, d'un cousin, son premier fiancé, lui a causé de l'ennui, de même son mari a pu en recevoir contenant des nouvelles graves sur ses importantes affaires.

Ses affaires ! ne les lui a-t-il pas toutes sacrifiées pour réaliser son plus cher désir ; voir Naples !

La femme qui servait de guide aux visiteurs dit tout à coup :

" Ce réservoir est unique au monde ; il est creusé dans la colline..."

Puis voyant que les jeunes voyageurs ne l'écoutaient pas, elle cueillit des herbes, les offrit à l'époux.

" Voici pour madame, murmura-t-elle à son oreille. Ce sont des cheveux de Vénus qui font aimer le présent plus que le passé.

— Es-tu sorcière ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, répondit-elle en agitant son paquet de clefs, puisque je vois que vous regardez au dedans plus qu'au dehors, ce qui est mauvais pour de jeunes époux. "

Tous deux tressaillirent.

" Donnez-moi cinq lires, ajouta la sorcière, et je devinerai ce qui se passe dans vos esprits. "

Elle, la première, donna les cinq lires. Il sourit et songea que sa femme était brave ou innocente ; mais aussitôt il eut la crainte d'entendre dire tout haut ce qu'il pensait tout bas depuis le matin ; comme il avait été dur pour sa compagne, l'accusant d'ingratitude, allant jusqu'à la soupçonner de l'avoir épousé parce qu'il était riche, honoré, s'imaginant que ce cousin qu'elle avait éconduit malgré son talent, son avenir, et dont elle avait reçu le matin une lettre était, non le choisi, mais le bien-aimé.

Après avoir interrogé des yeux les jeunes époux.

" D'abord, dit la sorcière, vous vous adorez tous deux, ni plus ni moins l'un que l'autre. Vous avez tort de vous cacher un souci. Le doute creuse des lézardes par où l'amour s'échappe, ou bien il en tarit la source. Voyez ceci : la voûte, les pilastres sont restés ; mais l'eau a fui ou ne vient plus, et la piscine, quoique admirable, ne sert à rien. "

Lui, pressant le bras de sa femme :

" Pardon, mignonne, dit-il ; je me sens coupable.

— Montrez la lettre, belle épousée," reprit la sorcière.

Ils eurent un frisson.

" J'ai froid, je suis joyeuse, j'ai peur ! balbutia la jeune femme que ce lieu glaçait et que la sorcière effrayait.

— Emportez-la donc, la tête lui tourne ", s'écria la diseuse de bonne aventure.

Il la souleva comme une enfant, la couvrit de baisers, la déposa sous les guirlandes d'une vigne où pendaient les grappes mûres.

" La mariée aux raisins ! " murmura-t-il l'admirant avec passion.

Lorsque la sorcière eut fermé sa porte.

" Montrez-lui la lettre, belle madame, dit-elle ; qu'il la lise à l'instant, qu'il soit puni de ses soupçons, et que tout soit oublié ! "

La jeune femme força son mari de lire la lettre de ce cousin, qui, très malheureux, avouait qu'il n'avait jamais su se faire aimer, qu'il n'avait dû le peu d'affection de sa cousine qu'à l'indifférence qu'elle éprouvait pour d'autres ; il disait qu'aujourd'hui la passion aveugle la rendait cruelle, et bien d'autres choses, se terminant par l'annonce d'un voyage où il espérait trouver ou la mort ou l'oubli.

L'époux amoureux saisit les deux mains de l'épouse, la releva, et, la serrant sur son cœur :

" Que je t'aime ! dit-il.

— Et mes cinq lires ? demanda effrontément la sorcière.

— Cinq et cinq font dix, reprit le mari qui s'exécuta en riant.

— Prenez garde à la jalousie, continua le diseuse de bonne aventure, et souvenez-vous de la PISCINA MIRABILE ! "

MADAME ADAM.

(Juliette Lamber)

MEMOIRES DE Mme SARAH BERNHARDT

Le vent est aux mémoires, décidément. La grande tragédienne, si bien connue des Canadiens, écrit, en ce moment, le récit de sa vie. Chose curieuse, c'est un magazine anglais, *The Strand*, qui en a la primeur. Nous donnons aujourd'hui quelques extraits de ces intéressants documents :

Chez les paysans bretons où elle passa les premières années de son enfance, Mme Sarah Bernhardt faillit être, à quatre ans, victime d'un grave accident qu'elle raconte avec une étonnante précision de souvenirs :

Un jour que le mari de la brave femme était souffrant, ma nourrice bretonne était allée aux champs pour ramasser des pommes de terre ; le terrain trop humide les pourrissait et il n'y avait pas de temps à perdre. Elle me laissa à la garde de son mari qui était couché dans son lit breton, souffrant d'une forte crise de lumbago. La brave femme m'avait installée sur un fauteuil élevé, mais elle avait eu bien soin de bien fixer la tablette sur laquelle étaient placés mes jouets et qui me tenait enfermée. Elle jeta un fagot dans la cheminée et me dit en bas breton, la seule langue que j'aie parlée jusqu'à quatre ans : " Sois gentille, *Fleur-de-Lait* " ; c'était alors mon seul nom. Après son départ, j'essayai d'enlever la petite cheville qui retenait la tablette et j'y parvins après de longs efforts. Je voulus alors descendre, mais, pauvre de moi ! je tombai dans le feu qui pétillait joyeusement.

Les cris de mon père nourricier, qui ne pouvait bouger, attirèrent quelques voisins. On me plongea, toute fumante, dans une grande bassine de lait. Mes tantes furent informées de ce qui était arrivé ; elles transmirent la nouvelle à ma mère, et dans les quatre jours qui suivirent, ce petit coin tranquille était sillonné de mail-coaches qui arrivaient, se succédant rapidement. Mes tantes venaient de toutes les parties du monde, et ma mère, très alarmée, s'était hâtée de partir de Bruxelles avec le baron Larrey, l'un de ses amis, qui était un médecin célèbre, et un chirurgien que le baron Larrey avait amenait avec lui. On m'a dit depuis qu'il n'était pas possible de voir rien de plus attristant et en même temps de plus touchant que le désespoir de ma mère. Le docteur approuva le *masque de beurre* que l'on m'avait mis sur la figure et que l'on changeait toutes les deux heures. Il ne m'est rien resté, pas même une cicatrice, de cette escapade.

Après un nouvel accident survenu à cinq ans, le petite Sarah avait été conduite de Bretagne à Neuilly par sa nourrice ; mais celle-ci s'étant remariée à un concierge, elle amena avec elle la petite " Fleur-de-Lait " dans sa loge de la rue de Provence, au numéro 65.

Ce changement me ravit. J'avais alors cinq ans, et je me rappelle ce jour comme si c'était hier. La chambre de ma nourrice était juste au-dessus de la porte cochère et la fenêtre était encastrée dans la lourde porte monumentale. De l'extérieur, cela me paraissait très beau et je me mis à battre des mains en arrivant à la maison ; c'était au mois de novembre, vers cinq heures de l'après-midi, par un temps gris. On me mit au lit, et je m'endormis sans doute immédiatement, car mes souvenirs de la journée ne vont pas au-delà.

Le lendemain matin, un terrible chagrin m'attendait. Il n'y avait pas de fenêtre dans la petite chambre où je couchais et je commençai à pleurer, m'échappant des bras de ma nourrice qui m'habillait, pour aller dans la chambre voisine. Je courus à la fenêtre ronde, qui n'était qu'un énorme œil-de-bœuf, au-dessus de la porte cochère, j'appuyai mon front sur la vitre et commençai à sangloter de rage en constatant que je ne voyais ni arbres, ni feuilles qui tombaient, rien, rien ! que des pierres, froides, grises, horribles, et des panneaux de glaces devant moi : " Je veux m'en aller. Je ne veux pas rester ici. Tout est noir ici, noir... C'est horrible ! Je veux voir le ciel de la rue " Et mes sanglots éclatèrent encore. Ma pauvre nourrice me prit dans ses bras et, m'enveloppant dans une couverture, me porta dans la cour : " Lève la tête, *Fleur-de-Lait*, et regarde. Vois, c'est le ciel de la rue ! "

Je fus un peu rassurée en voyant qu'il y avait un peu de ciel dans cette horrible maison, mais ma petite âme était bien triste. Je ne pouvais pas manger, je devins pâle et anémique, et je serais certainement morte de consomption sans le hasard qui amena l'incident suivant. Un jour que je jouais dans la cour avec Titine, qui habitait au second étage et dont je ne me rappelle ni la figure ni le nom véritable, je vis le mari de ma nourrice traverser la cour avec deux dames, dont l'une était très élégamment habillée. Je ne les voyais que de dos, mais la voix de la dame élégante fit arrêter les battements de mon cœur. Mon pauvre petit cœur tremblait et j'étais dans une extrême agitation nerveuse.

—Est-ce que l'une des fenêtres a vue sur la cour ? demanda-t-elle.

—Oui, madame, ces quatre fenêtres-ci, répliqua-t-il montrant les quatre fenêtres ouvertes du premier.

La dame se retourna pour les regarder et je poussai un cri de joie.

" Tante Rosine ! tante Rosine ! " m'écriai-je, me jetant dans les jupes de la jolie visiteuse. J'enterrai ma figure dans les fourrures, sautant, sanglotant, tirant et déchirant ses grandes manches de dentelle, dans ma frénésie de joie. Elle me prit dans ses bras et essaya de me calmer ; et questionnant le concierge, elle dit en se retournant vers son amie :

—C'est la petite Sarah ! la fille de ma sœur Youle...

La petite " Fleur-de-Lait " quitta bientôt la loge de la rue de Provence pour aller en pension à Auteuil d'abord, puis à Versailles, au couvent de Grand-Champ.

C'est là, comme nous l'avons dit, que devait se révéler sa vocation artistique :

On avait organisé une représentation à l'occasion d'une visite pastorale de Mgr Sibour, archevêque de Paris, avec au programme une pièce écrite par Sœur Thérèse, *le Voyage de Tobie*. J'avais été oubliée dans la distribution, mais une des " artistes " qui devait jouer le rôle de l'un des anges étant tombée malade je m'offris pour la remplacer. Mon succès fut très grand et je fus présentée à Monseigneur, qui me félicita et me demanda mon nom.

—Sarah, répondis-je.

—Il faudra changer ce nom, mon enfant, reprit l'archevêque en souriant.

—Oui, répondit la supérieure, son père désire qu'elle soit baptisée et qu'on lui donne le nom d'Henriette ; la cérémonie doit avoir lieu dans un mois.

—Bien, Sarah ou Henriette, dit Monseigneur, voici une médaille qu'il faut toujours porter, et la prochaine fois que je viendrai ici, il faudra me dire des vers, la Prière d'Esther, par exemple.

Monseigneur m'embrassa alors, ce qui me provoqua quelque jalousie...

The Strand continuera le mois prochain la publication de ces fragments des Mémoires.

Le théâtre National de M. Gauvreau a fait sa réouverture avec un grand succès. Avec les acteurs de première classe tels que ceux qui joueront cette année, à ce théâtre, on peut sans se tromper prédire un auditoire bien nombreux et toujours enthousiaste. Nous ne pouvons que féliciter de son organisation aussi forte qu'intelligente et encourager le public montréalais à aller entendre des pièces. choisies avec soin, et jouées avec talent.

Quand l'amour n'existe pas dans le mariage, le contrat est signé par un faussaire.

Père Didon.

Trop de diplomatie

Les annales ont conservé le souvenir du baron Brunow, ambassadeur de Russie à Londres en 1874, et qui, ayant perdu sa femme qu'il adorait, cacha cette nouvelle à tout le monde, fit mettre le cadavre dans la glace afin de ne point interrompre ni troubler les fêtes pour l'entrée solennelle de la duchesse d'Edimbourg.

Ce sont là des exemples qui font époque mais que l'on cite souvent avec raison. La reine Victoria appréciait fort, paraît-il, ce baron Burnow ; la dernière Reine d'Angleterre surveillait d'une manière particulière les ambassadeurs des puissances accrédités auprès d'elle. Ainsi, elle ne voulut jamais accepter le marquis de Montebello comme ambassadeur de France à cause d'un dîner. Le marquis de Montebello était alors chargé d'affaires de France, et en l'absence de l'ambassadeur représentait la république ; il la représentait luxueusement, du reste, grâce à sa grande fortune. Le marquis de Montebello devait donner un grand dîner officiel et il avait invité tous les grands personnages de Londres, quand, dans l'après-midi, la nouvelle de la mort du prince impérial, tué au Zoulouland, arriva à Londres. La reine fit aussitôt prier le chargé d'affaires de France de remettre sa fête, mais celuici, craignant de mécontenter son gouvernement, n'en voulut rien faire ; le dîner fut servi quand même. La reine Victoria ne lui pardonna jamais.

—Il aurait dû se souvenir, dit la reine, que le grand-oncle du prince fit son palefrenier de grand-père maréchal et duc. Ça valait bien la peine de laisser refroidir quelques sauces.

Et dans la suite, par trois fois, la reine Victoria refusa d'accepter le marquis de Montebello comme ambassadeur.

LE JUGE CHAUVE (*à l'accusé*). — Si la moitié seulement de ce que le témoin dépose contre vous est vrai, votre conscience doit être aussi noire que vos cheveux.

L'ACCUSÉ. — Si ce sont les cheveux qui donnent la mesure de la conscience d'un homme, eh bien ! mon président, vous ne devez pas en avoir beaucoup.

Blanche à Loulou.

Ma chère Loulou,

Tu viens de briser, cruelle, un des plus doux anneaux de l'amitié qui nous unit. Toujours il y avait eu entre nous parité d'idées et de sentiments, et de sang froid, tu détruis d'un seul coup, notre commune paix et mon bonheur ! Aujourd'hui me voilà obligée de te faire des reproches, de te gronder peut être. Franchement ma chère il m'a fallu t'aimer sincèrement et de longue date, pour te pardonner la peine que tu m'as causée. Tu n'aimes pas notre Pensionnat, dis-tu, parce que les travaux manuels y sont en honneur, mais ce devrait être. ce me semble, une raison pour t'y attirer puisque ces connaissances usuelles et pratiques que tu dédaignes, nous seront probablement plus utiles un jour que tous les beaux arts que nous pourrions cultiver. Il est vrai que la fortune te sourit, qu'un avenir brillant s'ouvre devant toi, et que le monde te convie à ses fêtes.

Cependant, n'a-t-on jamais eu d'exemples de jeunes filles qui sont passées presque sans transition de l'opulence à la pauvreté. Leur malheur est d'autant plus grand que très souvent elles n'ont pas été préparées à faire face à la mauvaise fortune, par l'habitude du travail et de l'économie. L'éducation que nous recevons ici, nous prémunit contre ces coups du sort. On l'a dit bien des fois, rien au monde n'est plus inconstant que la fortune. Vois Marie-Antoinette, cette noble reine de France, réduite pendant sa captivité au Temple à repriser elle-même les vêtements du dauphin, et Madame Elizabeth, obligée de couper avec ses dents le fil dont elle se servait. Qui aurait jamais prédit une telle destinée à ces grandes dames, lorsque la France entière était à leurs pieds ? Dieu te préserve d'une semblable épreuve, toi qui serais si contrariée même de faire ton lit. Mais ce sont là des pures suppositions et j'oublie l'article du testament d'Adam qui te lègue des domestiques à perpétuité. Au cas où tu serais constamment favorisée de la fortune, les travaux manuels ne peuvent-ils pas t'être utiles à l'avenir ?

Il arrive quelque fois qu'en payant

fort bien les gens de service, nous sommes très mal servis ; d'ailleurs, pour être une bonne maîtresse de maison il faut savoir diriger les personnes à qui l'on commande, c'est pourquoi ceux qui se sont occupés de la grande question de l'éducation ont toujours désiré que la couture, le soin du ménage, l'art culinaire aient leur place dans l'instruction que nous recevons.

Le vrai mérite de la femme, dit Louis Veuillot, consiste dans l'accomplissement de ses obscures obligations de chaque jour. Charlemagne comprenait ce devoir, car on a vu ses filles, les princesses royales, apprendre à raccommoder le linge, à faire la cuisine, etc., tout comme nous au pensionnat. N'avons-nous pas un grand honneur de recevoir une éducation semblable à celle des dames de haute noblesse ? Et plus d'une grande reine dont l'histoire fait mention consacrait ses loisirs à filer la quenouille pour habiller les pauvres.

Quel noble dévouement qu'il te serait possible d'imiter plus tard, et que ton grand cœur doit admirer !

Ai-je vaincu quelques-uns de tes griefs au moins ? Sans doute, je te vois sourire. Tu ris, te voilà désarmée. Tu ne savais donc pas que de grands éloges sont accordés à notre Couvent par la plupart de ceux qui le visitent, des évêques, des prêtres, des laïques distingués. Et ce n'est pas son agréable situation qui est louée, ni l'élégante simplicité de nos salles, ni la propreté et le confort de nos dortoirs ; c'est l'instruction sérieuse et solide qui nous est donnée, c'est surtout cette partie de notre programme qui te déplaît tant ! le soin que l'on prend à nous former à l'économie, au travail !

Je t'avouerai qu'autrefois le Balai et Moi, nous n'étions pas grands amis, maintenant j'aime à mettre l'ordre dans une salle, à l'épousseter et lorsqu'il m'en coûte, je pense à la Sainte-Vierge, la plus grande entre toutes les reines, qui dans son humilité travaillait aux choses les plus vulgaires. N'y aurait-il que ce motif pour nous encourager à ces travaux, nous ne devrions pas hésiter un seul instant à les accomplir.

Peine inutile, d'ailleurs, de se soustraire au travail. " L'homme, dit Job, est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler," et c'est un personnage très riche qui parle ainsi. Ce temps que nous consacrons à coudre, à broder, à raccommoder le linge est loin d'être perdu, nous en recueillerons les fruits un jour. Ne serais-tu pas bien aise de tromper tes ennuis par quelque agréable distraction telle que nous en procurent les travaux à l'aiguille ? Es-tu convaincue ? Non pas encore. Que vais-je donc te dire ? Que nos bonnes maîtresses ne négligent rien pour nous enseigner les sciences, la littérature, les beaux arts. La musique, la peinture, n'attendent que ton bon vouloir pour charmer ton séjour au Pensionnat. Que dirais-tu si je te signalais en passant la minéralogie, la zéologie, la géologie, l'astronomie, la cosmographie, voire même la trigonométrie.

Voilà suffisamment des sciences en " ie " pour te faire perdre ton latin, n'est-ce pas, ma chère Loulou ? Mais rassure toi ce sont là des noms d'apparât qui ne signifient rien d'extraordinaire. De plus, les bonnes religieuses, nos mères, s'efforcent chaque jour de former les élèves à la politesse du cœur, la véritable, celle-là, sans oublier les bonnes manières, un langage correct. Mais surtout elles veulent inculquer dans notre âme les principes de piété et de morale nécessaires dans la vie. " Le rôle de la femme, nous répètent-elles souvent, est modeste, Violette elle doit répandre dans l'ombre le parfum de ses vertus, et ne paraître au jour que pour faire le bien."

Je t'attends par le prochain courrier, m'annonçant l'heureuse nouvelle de ton arrivée. Ne vas pas me tromper cette fois ou je crois que.... je t'aimerai toujours.

Allons, en voilà une lettre pour de bon ! de la morale, des remontrances, un peu de plaisanterie, le tout assaisonné par la plus tendre affection.

De ton amie,

BLANCHE.

(Cette lettre, donnée dans un concours à un pensionnat de cette ville, a remporté le premier prix. Nous avons cru encourager l'élève en reproduisant ici sa gentille composition.—Note de la Rédaction.)

BOUDERIE

Le matin ils avaient eu une discussion, la première depuis le jour de leur mariage, — il y avait six mois.

C'est qu'aussi c'était véritablement un tyran, cette petite femme. Certes, il voulait être aimable, accommodant, mais de là à se laisser conduire comme un niais, il y avait loin, que diable ! — Et il avait bien le droit, peut-être, de faire une remarque, de donner un conseil, de dire son idée, son goût, sa volonté même, s'il le fallait. Avant tout il était le maître, et il entendait le demeurer, quoi qu'il advint.

Elle était toute triste, elle : Il ne l'aimait déjà plus, elle l'avait bien compris, — tout de suite. C'était donc fini, les beaux jours, fini, hélas ! — Mon Dieu, qu'il avait peu duré, son bonheur !

Et quand elle songeait qu'il avait fallu si peu de chose : rien, la couleur d'une garniture, une bêtise, quoi ! — Elle l'avait voulue rose ; il l'eût désirée bleue, lui. Et pour ça, rien que pour ça, — une niaiserie ! il s'était presque montré violent. Elle avait été vive, elle, c'est vrai ; mais aussi, pourquoi avait-il provoqué cette méchante querelle à propos de cela ?... Un prétexte, rien qu'un prétexte, et depuis longtemps cherché, hélas ! car elle se souvenait maintenant d'une foule de choses qui étaient comme autant d'indices. —Il ne l'aimait plus ; il ne l'avait jamais aimée !

Eh bien ! elle garderait au fond du cœur son affection si brutalement froissée. Désormais, la vie serait un pénible devoir qu'elle remplirait fidèlement, mais sans rien abandonner de son droit, opposant aux caprices du mari la dignité de la femme qui veut être respectée.

Et là, dans la salle à manger, — triste aujourd'hui de ce silence inaccoutumé, — elle regardait machinalement, touchant à peine au dîner, la flamme du foyer, — pendant que lui, le mari, pour la première fois incorrect, lisait un journal ou un livre, — elle ne savait trop, — avec une affectation évidente.

Oh ! ils ne céderaient ni l'un ni

l'autre, on le devinait. — Dans les regards qu'ils échangeaient sournoisement, à la dérobée, lui par-dessus le journal, elle à travers la carafe, dont le cristal, comme un prisme grossissant, reflétait sa fierté blessée, il y avait la ferme résolution de maintenir ce que chacun d'eux appelait son droit.

Le repas s'acheva ainsi, dans un mutisme à peine entrecoupé de monosyllabes et d'ordres brefs donnés à la bonne, surprise de cette froideur qu'elle ne comprenait pas.

Puis au café, servi près de la cheminée, sur une petite table de laque auprès de laquelle ils s'assirent l'un et l'autre, pour sauver au moins les apparences, alors qu'il semblait perdu dans la contemplation de la fumée du cigare qu'il venait d'allumer, elle faisait — continuant à regarder dans l'âtre l'infini profond de son âme souffrante — la soudaine et banale réflexion que, décidément, le café était bien amer ce soir, — de l'amertume de son cœur peut-être.

Et, comme elle se penchait vers le sucrier, sa main fine rencontra la sienne, à lui, — sa main qui, au même instant et conduite par la même pensée, sans doute, prenait la pince d'argent ciselé où de jeunes amours dansaient en rond autour d'un vieux Sylène couronné de pampres.

Maintenant ils se regardaient, hésitants et troublés, lui, grave, elle avec un air brave où se devinait pourtant une angoisse inquiète.

D'un geste brusque, tout d'un coup, laissant tomber dans la tasse qu'elle tenait le bloc de sucre qu'il avait choisi :

—Méchante, dit-il doucement, avec le sourire qu'on adresse aux enfants boudeurs dont on excuse enfin le caprice.

Et elle, heureuse, comme délivrée d'une oppression étouffante, sentant s'évanouir en un instant toute la rancune amassée dans cette longue journée noire, avançant ses lèvres roses en une petite moue grondeuse :

—Hou, le vilain !

Ce fut comme un éclair. Dans un baiser long, bien long, ils vécurent de nouveau, délicieusement, les tendresses du premier jour, les yeux dans les yeux, enlacés, pleins d'un voluptueux oubli, tandis que dans le foyer la flamme bleue et rose — des deux couleurs qui les avaient si sottement divisés — ronronnait allégrement la vieille chanson toujours jeune, l'éternelle chanson d'amour.

Fernand Gasc.

Les Jeux Innocents de nos Grand'Mères

Le propos interrompu

Voilà comme il se joue : toute la société se range en cercle, et la personne qui commence ce jeu fait tout bas, à son voisin de droite, la question qui lui vient à l'esprit. Le voisin après avoir répondu juste à la question, en fait une à son tour, à la personne qui se trouve à sa droite, et ainsi de suite. Le tour fini, chacun dit tous haut les demandes et réponses qui lui ont été faites. Pour cela, on découvre la demande faite par la personne de gauche, et on y oppose la réponse qu'a faite celle de la droite : ce qui donne lieu à des quiproquos assez plaisants. Comme ce jeu est très connu, nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps.

Bibliographie

"*Les Contemporains*", revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8. Abonnement : Un an, 6 francs ; le numéro of r. 10. —Spécimen sur demande.

Biographies parues en juillet 1904 : *Pauline Bonaparte, princesse Borghèse. — Le vénérable Théophane Vénard, martyr au Tonkin. — Georges III, roi d'Angleterre. — Souwarow, maréchal russe. — Viollet-le-duc, architecte.*

Biographies à paraître en août 1904 : *Macaulay. — Nicolas Baudin, navigateur. — George IV, roi d'Angleterre.— Martignac.*

Chez le pâtissier

—Allons, fait la maman, tirant doucement Bébé par le bras, tu as assez mangé de gâteaux.

—Mais non, p'tite mère, j't'assure que j'ai pas encore mal au cœur !

Cuisine facile

Boulettes de tête de veau.—On peut avec des restes de tête de veau, faire des boulettes. Pour cela, hachez les restes un peu gros, mettez-les dans une casserole avec un petit morceau de beurre ; faites chauffer à feu doux ; saupoudrez d'une cuillerée de farine lorsque le beurre est fondu ; mouillez ensuite avec deux cuillerées d'eau ; salez et poivrez. Retirez du feu et ajoutez un ou deux jaunes d'œufs délayés avec un peu de crème. Il faut que votre hachis soit un peu épais ; faites alors de petites boulettes que vous posez sur un plat et laissez refroidir. Lorsqu'elles sont froides, roulez-les dans la farine, puis dans un œuf battu, et, pour finir, dans de la mie de pain. Faites frire et servez les boulettes garnies de persil.

Restes de poulet rôti.—Mettez dans un plat creux deux œufs, jaune et blanc, sel, poivre, une cuillerée d'huile d'olives, et une cuillerée d'eau. Battez le tout ensemble, pressez chacun des morceaux de poulet et trempez-les dans de la mie de pain émiettée fin et faites frire à friture chaude,puis égouttez et servez en pyramide sur un plat chaud. Ornementez de persil, si vous voulez.

GÂTEAU À LA CRÈME. — 2 œufs, une tasse de sucre, une tasse de crème, deux tasses de farine, une cuillerée à thé de crème de tartre et une cuillerée à thé de soda.

SIROP DE VINAIGRE. — Couvrez de vinaigre 4 pintes de framboises rouges et laissez-les tremper pendant 24 heures. Ebouillantez et coulez. Ajoutez une livre de sucre à chaque pinte de jus, faites bouillir vingt minutes et embouteillez.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXIV

LA BRECHE

(*Suite.*)

Elle le regarda en face avec des yeux suppliants, fous d'angoisse; il ne lui rendit pas même son regard. Sans dire un mot, la malheureuse s'éloigna à pas lents; il lui semblait que le sol se dérobait sous ses pieds. Elle savait pourquoi il voulait être seul avec la jeune fille, et elle obéissait, lâche, domptée, anéantie, mais pourtant révoltée. Elle n'alla pas rejoindre Mme Byrd; ce fut du côté opposé qu'elle se dirigea. Rockingham, satisfait de la voir s'éloigner, accourut auprès d'Ulrique.

—Qu'avez-vous fait de Lady Nevyll? lui demanda celle-ci en le voyant revenir seul.

Elle n'était qu'à moitié dupe du manège de Rockingham; elle sentait imminente la mise en demeure qu'elle avait toujours esquivée jusque-là et eût voulu trouver un prétexte de l'éviter encore, ne fût-ce que pour ne pas voir détruire par cet importun le charme de cette belle soirée. Du regard, elle cherchait quel tiers elle pourrait bien faire intervenir à propos, quand elle aperçut, sur la digue, un bout de châle flottant dans l'ombre. Qui était-ce?... Charlotte?... Que faisait-elle là?... Mais tout à coup, non loin d'elle, une voix cria, aussitôt suivie de vingt autres:

"La digue... la digue..."

A quatre pieds du sommet du terrassement inachevé, un jet d'eau de la grosseur du poignet jaillissait clair et vigoureux. La brigade de terrassiers demeurée de garde se précipita tumultueusement à la suite de l'ingénieur, et tous de piétiner avec énergie le sol trop friable pour boucher la voie d'eau.

Mais ce n'était pas cet accident, facilement réparable d'ailleurs, qui tenait ainsi Ulrique debout et frémissante. Au milieu des piétinements et des appels, elle avait distingué, elle en était certaine, un cri de femme. La pensée du châle flottant aperçu sur la digue, la pensée de l'air étrange de Charlotte l'obséda brusquement. Oh! la façon dont elle avait plongé son regard dans la gouttière tout à l'heure! Et Ulrique, retrouvant soudain toute l'énergie et toute la force physique de la paysanne de Glockenau, fut, en quatre bonds, au sommet de la digue. Elle écouta... Pas un cri, pas un appel, mais là, juste devant la brèche comblée et sur laquelle travaillaient en ce moment les ouvriers demeurés après le départ des autres, un battement à peine perceptible de l'eau, accompagné d'un faible gémissement! Sauter à la mer... Avec sa robe, c'était folie, c'était se perdre elle-même inutilement. Cette gouttière, en d'autres termes un bassin creux, s'étendait sur une longueur d'environ cent mètres en suivant le pied de la digue. Au delà, il y avait les embarcations, mouillées à l'endroit où commençait la surélévation du fond et où, par conséquent, il n'y avait qu'une mince nappe d'eau.

—C'est là le seul moyen,—dit-elle.—Appeler?... Ah! le temps qu'on vienne!... Il me faut un canot... Courage!... courage!...—cria-t-elle en s'élançant le long de la digue.—Je viens... je viens...

Tout en courant, elle s'orientait.

—Je me rappelle,—murmurait-elle,—la gouttière s'étend jusqu'au commencement de la partie ancienne de la digue, là où commence le gazon...

Dès qu'elle sentit l'épaisseur de l'herbe sous son pied, elle s'arrêta et se laissa glisser. Sa mémoire ne l'avait pas trompée; c'était bien là: l'eau ne lui monta même pas au genou, mais les vagues en déferlant la mouillaient et menaçaient de la renverser. Il lui fallut pour atteindre un canot quelques secondes qui lui parurent un siècle. Y sauter toute ruisselante, démarrer le petit câble d'ancre pour aller plus vite, ne fut que l'affaire d'un instant. Se servant d'un des avirons pour se pousser sur le fond, elle longea le pied de la digue au prix d'efforts inouïs, sans cesse inondée et bousculée dans le choc des eaux refoulées par l'obstacle créé à mains d'hommes.

Hors d'haleine, épuisée par l'extraordinaire dépense de force que lui imposait son inexpérience des choses de la mer, elle atteignit enfin l'endroit d'où était parti le gémissement. Elle ne vit plus rien, n'entendit plus rien. Et voilà que le reflux l'éloignait de la digue. Ce lui fut une indication: la noyée aussi devait être entraînée dans ce sens.

—Je viens... me voici!... ne cessait de crier Ulrique.

Elle fouilla du regard vers le large, vit une forme luttant convulsivement, poussa vers elle le canot d'un seul et énergique effort, la rejoignit et, abandonnant l'aviron à la mer, saisit le bras qui seul émergeait de l'eau. Elle tira à elle et le visage décomposé de Charlotte, car c'était bien elle, parut, les yeux au-dessus des vagues. Réunissant toutes ses forces, Ulrique voulut hisser la malheureuse dans le canot, mais celui-ci, qui était très léger, s'inclina tellement sur le côté que la jeune fille comprit que poursuivre sa tentative le ferait immanquablement chavirer. Elle résolut donc de continuer à maintenir Charlotte la tête hors de l'eau et appela à l'aide.

Charlotte, cependant, n'avait pas entièrement perdu connaissance et s'accrochait convulsivement au bras d'Ulrique qui lui répétait, entre ses appels incessants:

—On va venir... tenez bien mon bras... n'ayez plus peur, vous êtes sauvée!

Charlotte l'entendait, mais elle était à bout de forces et l'étreinte de ses doigts glacés sur la manche d'Ulrique devenait plus faible de minute en minute.

—On vient... on vient!... répétait Ulrique à bout de forces elle-même.

Et il lui semblait qu'elle avait répété cette phrase machinale des centaines de fois, quand enfin apparurent des gens courant sur la digue. Ce qui se passa ensuite resta toujours confus dans son souvenir, car son cer-

veau se brouillait. Elle ne se rendit pas bien compte si c'était M. Rockingham, M. Bolt, ou un des ouvriers qui plongea de la digue et, en une demi-douzaine de vigoureuses brasses, rejoignit le canot; elle eut seulement la sensation que l'on soulageait ses bras raidis du poids qu'ils commençaient à ne plus pouvoir soutenir; mais ce fut tout, et elle ne reprit réellement conscience qu'en se retrouvant assise sur un tas d'algues, frissonnant dans ses vêtements mouillés. En ce moment, elle entendit non loin d'elle, sortant d'un groupe d'hommes penchés sur un paquet d'étoffes humides, ces deux mots: "Elle vit."

Charlotte fut portée par quatre bras vigoureux jusqu'à l'unique maison du voisinage, la petite auberge du *Matelot*.. Ulrique aida à la coucher, pâle et faible, et toujours dans un état de demi-connaissance, sur une grosssière couchette. A force de linges chauds et de frictions, elle commença à donner quelques signes de retour réel à la vie. Le docteur, qu'on était allé chercher en toute hâte, s'opposa à ce qu'on transportât la malade avant le matin. Ulrique la veilla toute la nuit et réfléchit beaucoup: reconstituer les péripéties du drame lui fut facile, et de là à en deviner assez exactement la cause, il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Alors elle en vint à prendre en grande pitié la triste Charlotte—Ulrique était décidément bien changée depuis les Villas Cheesley—et elle résolut, par ses soins, de réparer le mal qu'avait fait son manque de générosité à ce cœur dont le malheur était de n'avoir pas su vieillir. Elle prit même une résolution autrement héroïque: celle d'essayer de lui pardonner d'avoir été aimée de Gilbert. Quant à l'amour de Charlotte pour Rockingham, puisqu'il était violent au point de la conduire au désespoir, Ulrique projeta de raisonner, le diplomate qui, à tout prendre, était un homme de sens, sinon de cœur, et de l'amener à faire le tardif bonheur de la veuve de Gilbert. Ulrique éprouvait une joie intime et profonde de se sentir penser ainsi maintenant, et la vieille Mme Meades eût été contente d'elle. Toute à ses généreux projets d'avenir, Ulrique ne remarqua pas la grave expression du visage du docteur Smithson, quand il revint le matin visiter la malade, et qu'après une auscultation, elle lui demandait:

—Nous pouvons la transporter maintenant, n'est-ce pas? Elle sera bien mieux chez elle.

—C'est immédiatement qu'il faut l'emmener,—dit le docteur, qui, attirant Ulrique loin du lit, ajouta:—une fois la fièvre venue, il y aurait trop de danger.

—La fièvre?...—fit la jeune fille inquiète.

—Il se peut que ce ne soit rien, la plupart des gens s'en tireraient avec un gros rhume, mais je connais la constitution de Lady Nevyll depuis quinze ans et je serais surpris si elle évitait une fluxion de poitrine.

—Ce n'est pas une maladie longue, heureusement?

—Non, ce ne sera pas une maladie longue... dans aucun cas, ajouta-t-il entre ses dents.

Le même jour, Charlotte fut transportée au Vieux Château, où Ulrique ne quitta pas son chevet, car la fluxion de poitrine annoncée se déclara presque aussitôt. Elle se dévoua sans restriction à la femme de Gilbert.

A trois jours de là, vers quatre heures du matin, Ulrique, malgré ses efforts, venait de s'assoupir et rêvait qu'entre elle et Charlotte, heureusement rétablie, régnait sinon une amitié impossible, du moins un accord sans arrière-pensées hostiles, lorsqu'elle fut réveillée par la toux brève et déchirante qu'elle commençait à si bien connaître. Elle courut offrir à la malade un breuvage adoucissant, mais celle-ci repoussa le verre et secoua la tête en montrant *son mouchoir taché* de sang. Ulrique sonna et, entendant ouvrir la porte, dit:

—Envoyez chercher immédiatement le docteur.

Or, c'était le docteur lui-même qui entrait: il n'avait pas cru devoir quitter le château cette nuit-là.

Cinq minutes après, Ulrique suivait le médecin hors de la chambre.

—Que veut dire ce sang?—demanda-t-elle.

—Pensez-vous que Lady Nevyll désirerait qu'on télégraphiât à quelqu'un de ses parents?

Ulrique frémit.

Oh! mon Dieu, il n'y a donc plus d'espoir?

—Jusqu'à présent, c'était à mon avis une question de jours; maintenant, c'est une question d'heures. Je vais télégraphier à deux de mes confrères pour mettre ma responsabilité à couvert.

C'est en chancelant d'émotion que la comtesse Eldringen rentra dans la chambre, laissée ouverte, et soudain elle poussa un cri d'angoisse.

Les mains appuyées sur le dos d'une chaise, les pieds nus enfoncés dans le tapis moelleux, la flamme vacillante d'une veilleuse jouant sur ses vêtements de nuit, Charlotte était debout.

—Etes-vous folle...? s'écria Ulrique en s'élançant vers la malade.

Charlotte, les traits décomposés, était effrayante à voir.

—Non, puisque... j'ai entendu,—dit-elle d'une voix faible.

—Voyons, recouchez-vous.

—Oui... oui... je vais me recoucher. Je sais ce que je voulais savoir; je vais mourir, et vous auriez voulu me laisser mourir sans que je sache combien c'était proche. C'eût été terrible.

—Quelle idée vous faites-vous?... Je... je n'ai pas dit un mot de cela avec le docteur.

—Pourquoi mentir?... Je sais, vous dis-je, que c'est une question d'heures.

—Mais je ne veux pas que vous mouriez, moi,—dit Ulrique avec énergie,—je veux que vous viviez, au contraire. Le docteur Smithson peut se tromper.

—Il ne se trompe pas.

—Si, vous verrez... Je vais si bien vous soigner... je veux que vous me deviez la vie... et vous n'aurez jamais de meilleure amie que moi!

Ulrique saisit en pleurant une main brûlante que la mourante retira brusquement.

—Mon amie... vous? Vous êtes mon ennemie... je suis la vôtre... et je vous hais! Je vous hais tant que je suis presque heureuse de mourir pour pouvoir enfin

parler. Croyez-vous sottement que j'allais mourir sans me venger?

Elle éclata d'un rire sinistre qui serra le cœur d'Ulrique.

—Allumez, je vous prie, une lumière. J'ai quelque chose à vous montrer, et je veux voir... oh! oui, je veux voir bien clair!" ajouta-t-elle aussitôt d'une voix rauque et haineuse.

Ulrique s'était relevée; son visage était sans colère; il respirait la dignité sans hauteur et la pitié sincère.

—Il fait jour, je vais ouvrir les persiennes, dit-elle simplement.

Dehors, c'était l'aube claire d'un beau jour, et il sembla à la jeune fille, malgré la menace qu'elle venait d'entendre, que de cette belle aurore une douceur infinie se dégageait, qui la pénétrait toute.

Lentement, elle revint au lit, vers Charlotte qui l'attendait avec un air de défi.

—Venez plus près, dit Charlotte.

Ulrique s'approcha.

—Pas là, non, la lumière vous frappe de dos, et je veux voir votre figure.

Ulrique se plaça dans l'endroit qu'elle lui indiquait.

—Dites-moi, fit la moribonde en regardant fixement Ulrique,—aimez-vous à être riche?

La jeune comtesse, à cette question étrange, pensa qu'aux approches de la mort le cerveau de Charlotte se troublait. Elle répondit doucement, comme à un enfant qu'on ne veut pas contrarier.

—Sans doute, tout le monde aime à être riche.

—Et vous pensez que vous êtes très riche, n'est-ce pas?

—Je croirai ce que vous voudrez. Voyons, vous m'avez dit que vous désiriez me montrer quelque chose. Dépêchons-nous, et après, promettez-moi d'essayer de dormir.

—Je ne vous ferai pas attendre. Combien d'argent vous imaginez-vous avoir?

Elle parlait d'une voix saccadée, hachée, et pourtant parfaitement intelligible.

—Je ne sais pas exactement. Beaucoup plus en tout cas qu'il ne m'est nécessaire.

—Comme c'est amusant de vous entendre dire tout cela,—continua Charlotte très tranquillement et très distinctement.—Vous parlez de votre fortune, vous... quand vous êtes une mendiante!

Ulrique ne put s'empêcher de sourire.

—Une mendiante... avec soixante dix-mille livres sterling de revenus?... C'est une mendicité dorée, avouez-le?

—Vous ne me croyez pas, quand je vous dis qu'à Morton, rien, entendez-vous, rien ne vous appartient?

—C'est bien le délire,—pensa Ulrique; puis tout haut:—Si ce n'est à moi, à qui voudriez-vous que Morton appartînt?

—A qui?... mais à Sir Gilbert Nevyll, mon mari.

—Vous avez donc oublié qu'il est mort, là-bas, dans l'incendie,—lui dit Ulrique très doucement.

—C'est vrai, il est mort, dit Charlotte d'un air étrange.

Elle se tut un instant, couvrant la jeune comtesse d'un regard ardent, diabolique, dont la lucidité méchante impressionna vivement Ulrique, mais non douloureusement.

—Ah!—reprit Charlotte d'une voix sifflante,—vous ne croyez pas que vous êtes une mendiante, volant la place souveraine que vous occupez dans ce domaine? Eh... bien, allez à ce pupitre, je vous prie; ouvrez le tiroir, voici la clé! Le tiroir à droite, le second du haut. Il est vide, il n'y a qu'une lettre. Apportez-moi cette lettre.

Ulrique, en prenant la clé, pâlit. Cette précision n'était pas d'un esprit en proie au délire. Que voulait-elle dire?... Elle trouva la lettre annoncée, mais, en l'apportant, comme un vertige la prit. Cette lettre froissée..., ce timbre français... cette écriture contrefaite de l'enveloppe... Mon Dieu! mais c'était celle qui, le soir du bal de glace, avait provoqué l'effroyable pâleur de Lady Nevyll. Tout ceci n'était donc pas un rêve de mourante? Alors... elle ne comprenait plus et sa main tremblait qui présenta la lettre à Charlotte dont le diabolique sourire acheva de l'affoler. Charlotte repoussa la lettre.

(*A suivre*)

Variétés.

La loutre du roi Jean Sobieski.—Le roi de Pologne avait acheté, à l'un des seigneurs de sa cour, une loutre apprivoisée qui devint célèbre par tout le royaume. Son premier maître, le chevalier de Back, avait eu grand'peine à se défaire de son animal préféré; seul le caprice royal avait pu le décider à la céder au souverain. Mal en prit à la pauvre bête qui fut tuée quelque temps après par l'un des soldats du palais, lequel faillit payer de sa vie sa brutalité, tant Jean Sobieski s'était attaché à cet animal.

Il ne fallut rien moins que l'intervention de l'évêque, confesseur du roi, pour sauver les jours du malheureux. En effet, la bête était singulière et méritait l'intérêt affectueux qu'on lui portait. C'était un vrai chien de garde. Nul ne pouvait approcher du roi sans qu'elle ne poussât un grognement avertisseur. Pêcheuse habile, elle plongeait et rapportait de la profondeur des étangs autant de poissons qu'il fallait pour la table royale. On comprend, après cela, la colère du souverain contre le militaire stupide qui avait tué l'animal et vendu sa peau superbe pour douze sous à un brocanteur juif.

Les quatre F du duc de la Vauguyon.—Le duc de la Vauguyon avait été revêtu de la charge délicate et lourde, il faut le reconnaître, de procéder à l'éducation et à l'instruction des quatre petits-fils du roi Louis XV. Il avait coutume de les nommer les quatre F. *Le Fin* (le duc de Bourgogne), *Le Faible* (Louis XVI), *Le Faux* (Louis XVIII), *Le Franc* (Charles X).

L'histoire semble avoir ratifié avec une ironie cruelle et singulière, le diagnostic moral de l'aristocratique précepteur.

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge.
Manière de relever et agrandir les patrons
Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.
Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau.
Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orné de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à
M. R. Thiéry, 14, rue Drouot



L'ELEGANCE

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, Accordéon et Couteau.

Création du Printemps

PLISSE-SOLEIL

pour
JUPE PROMENADE
Une spécialité.

Ouvrage garanti et promptement exécuté
Pour détails et prix, s'v. p., vous adresser à la

Featherbone Novelty Mf'g Co. (Limited.)

Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks
Carré PHILIPPE

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles qu : balei nes, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. CRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert

A LA SPIRITE

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

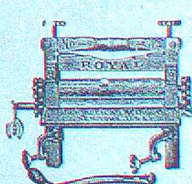
VIN MARIANI



Le Tonique Français Ideal pour le Corps, les Nerfs, le Cerveau.

Lawrence A. Wilson Co., Limited
Montréal

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**
Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**
Ustensiles de Cuisine en acier émaillé la pièce **25 cts.**
Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les amilles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

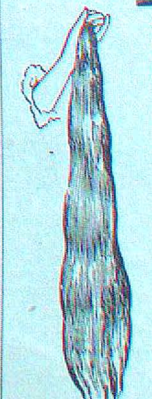
CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c
A vendre chez MM. DEOM & FRERES,
1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

BELLES NATTES DE CHEVEUX AU NATUREL



Si vous avez découvert que vos cheveux ne sont ni assez longs ni assez épais pour les arranger avec goût, ne vous alarmez pas, achetez tout de suite une de nos Nattes frisées ou plates de toutes longueurs de toutes les nuances et de toutes les pesanteurs.

Ce sont les meilleures que l'on puisse trouver parce qu'elles sont faites avec ce qu'il y a de mieux et dans des conditions parfaites. Les commandes par la malle sont remplies avec soin.

PALMER

1745 Rue NOTRE-DAME MONTREAL